

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à SILVAIRE

L'Administration à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

Lettre à Rousset

Par le Comité de Défense Sociale (Section de Lyon)

Cher camarade Rousset,

C'est avec une profonde émotion, qu'aucun langage ne saurait traduire, que nous avons appris à Lyon et dans toute la France ta condamnation par le Conseil de guerre d'Alger qui t'a frappé de 20 ans de bagne et 20 ans d'interdiction de séjour.

Ta naïveté, et la nôtre, fut de croire un moment que tes juges feraient la lumière complète sur le meurtre de Brancoli. La vérité a été étouffée. Les vibrants témoignages de sincérité en ta faveur ne trouvèrent pas grâce devant les mensonges et les faux témoignages de gens dévoués à ta perte.

L'aveu même de Brancoli sur son lit d'hôpital, qui proclamait ton innocence, n'a pas fait reculer de honte ceux qui n'avaient que haine et vengeance à souvir contre toi.

Malgré les protestations et l'éloquence de ton défenseur pour faire respecter les principes de la plus élémentaire justice et les droits de la défense, tous ses efforts furent vains. Ils ont osé accomplit leur crime jusqu'au bout.

Malheureux Rousset ! pourquoi as-tu une conscience ?

Pourquoi possèdes-tu tant de vertus au milieu de tous ces dépravés, au milieu de ces monstres à face humaine ?

Les plus beaux sentiments de l'homme ne peuvent émouvoir ces barbares de la civilisation.

Ils n'ont pu comprendre qu'un homme de ta condition puisse s'élever jusqu'au sublime.

Cat tu es beau, tu es sublime Rousset, au milieu de la laideur de tout ce qui t'entoure.

Nous t'aimions beaucoup, comme nous aimons tous ceux des nôtres qui souffrent et que la société bourgeoise a placés dans cet enfer de Biribi et ailleurs

Aujourd'hui nous t'admirons.

Toi le réprouvé, toi que la société considérait comme un déchet social, tu as pu émerger au-dessus de cette boute vivante, de ce cloaque infect dans lequel on t'avait mis de force.

Ton cœur de prolétaire a saigné devant les souffrances, les tortures infligées à tes camarades de captivité, tes frères en douleur !

Enfin la voix de ta conscience a crié ; elle a grondé si fort que l'écho en est parvenu jusqu'à nous.

En dévoilant le crime des officiers assassins d'Aernoult, tu fus un homme.

Par la puissance de tes nobles sentiments, on voyait depuis un temps immémorial, et pour la première fois, un homme de courage et de dignité apparaître superbe de simplicité et de conviction dans l'acte qu'il accomplissait contre ceux qui honoraient toutes les turpitudes du militarisme. Contre ceux qui symbolisent à la fois la force et la violence, l'infamie et l'ignominie, et qui se croient assurés à tout jamais de l'impuissance.

Ils t'ont fait payer cher une première fois ta courageuse dénonciation. Ils ne t'ont rien laissé passer. C'est en vain que tu espérais, après ta condamnation, en la justice d'une autre cour. La Cour de cassation. Il n'y avait qu'une Cour,

une seule, qui était capable de faire casser ton jugement. Cette Cour suprême fut le peuple. Immense fut la majorité des ouvriers qui crièrent bien haut et bien fort contre l'infamie de tes juges. La grande voix populaire sut se faire obéir. Elle gronda tellement que le gouvernement fut obligé de te gracier.

Oh ! ne nous remercier pas d'avoir fait cela pour toi ! Nous te sommes redévables encore de beaucoup de choses. La première émotion passée, la grâce accordée, nous attendions avec impatience, avec joie ton retour en France, pour te fêter, te donner un peu de bonheur, te faire connaître notre affection, pour te faire oublier les mauvais jours passés et les souffrances endurées dans ton enfer de Biribi.

Tout à coup, une nouvelle horrible, stupéfiante nous parvint : « Rousset est un assassin ! » Quelle déception ! C'était bien la peine d'avoir pris la défense d'un des nôtres qui, sous l'apparence d'un héros, n'était qu'un vulgaire criminel.

Mais non, nous ne pouvions croire à cela.

On nous trompait, on voulait que Rousset ne fût plus digne de mériter la sympathie de la classe ouvrière. On s'est ressaisi. Le soupçon nous a-t-il à peine effleuré qu'il s'enfuit de notre pensée. Après réflexion, la vérité apparaissait plus lumineuse encore. On se vengerait de toi. De tous côtés, la presse s'était emparée du fait. Cette presse bourgeoise se montre telle qu'elle était L'ignoble pourvoyeuse de prisons et de bagne. Chez nous, la confiance avait reparti dans nos cœurs. Il fallait réunir la Cour suprême qui dicterait son arrêt et le ferait exécuter.

Comme pour ta première condamnation, Rousset, il te reste cette Cour suprême : la voix du peuple. Oui, nous nous réunirons en masse, par milliers nous clamersons partout notre arrêt qui casserai ton jugement et te rendra à la liberté.

Tu ne connaîtras pas, comme le colonel Picquart, la gloire d'être ministre, après avoir souffert comme toi pour avoir proclamé la vérité. Ces gens ne sont pas de notre classe. Pour sauver Dreyfus, ils trouvaient bon que la « canaille » fasse le coup de poing dans la rue à côté des bourgeois. Aujourd'hui, ce serait trop s'abaisser que de nous rendre la pareille.

Nous nous souviendrons de leur lâcheté.

Tu connaîtras mieux que le colonel Picquart et que Dreyfus les joies de la solidarité ouvrière et de la véritable affection.

Nous ne saurions traduire ici les profonds sentiments qui agitent la classe ouvrière.

Camarade Rousset, nous te devons beaucoup pour les leçons de courage, de dignité et d'énergie que tu as montrées à tous dans les circonstances douloureuses de la vie de Biribi.

Tu seras pour nous un vivant réconfort qui permettra aux âmes faibles de prendre force et courage à la source de ton bel et noble geste.

Nous mettrons tous nos efforts à

payer la dette de reconnaissance envers ton contrat.

Nous lutterons encore, nous lutterons toujours jusqu'à ce que tu sois rendu à la liberté.

Si cette lettre peut être pour toi une douce consolation aux heures de désespoir, reçois-la comme le plus cher hommage que tes amis puissent te faire parvenir, pour que tu y puisses encore assez d'énergie dans l'attente de ta libération.

Nous voulons que les sentiments de tous tes amis se traduisent par le geste de fraternité que l'on te doif.

Reçois, cher ami et camarade, l'accordade fraternelle de ceux qui ne t'oublieront jamais.

Pour le Comité :
Chabert.

Propos d'un Normand

Extrait de la *Dépêche de Rouen et de Normandie*

Ce bateau qui penche...

Ce bateau qui se penche au souffle du vent et file en divisant l'eau, c'est une jolie machine.

Le vent agit sur la toile inclinée ; la quille résiste, et le bateau glisse dans la direction de la quille, sous la pression du vent. Par cette marche oblique, il gagne un peu contre le vent ; bientôt il vire de bord et recommence ; ainsi le vent lutte contre le vent ; voilà une élégante victoire due à l'adresse et à la patience. Tirer des bordées, c'est toute la politique de l'homme contre les forces naturelles.

J'en étais là de mon discours, lors que l'ingénieur me dit : « Vous voyez bien, Alain, que les forces naturelles travaillent quelquefois pour nous sans exiger un gros salaire ; car nous ne compétron pas comme un gros travail ces adroits coups de barre, ces câbles hâlés aux largues, cette vergue qui passe d'un bout à l'autre. »

Vous tombez là, dis-je, sur un exemple rare, et cette machine est une des meilleures machines. Toutefois, n'oublions pas tous les travaux qui sont enfermés dans cette quille, dans cette coque frémissante, dans ces agrès qui chantent au vent.

Je passe sur les observations et les expériences, qui ont peut-être exigé une centaine de siècles. Tout ce bois a bien mis cent ans à pousser ; le bûcheron, en le coupant, a usé un peu de sa cognée ; le charpentier a équarri ces poutres, cintré ces flancs, dressé ce mât. Mais considérez aussi cette toile qui supporte l'effort du vent, que de travaux dans ces fils entrecroisés ! Je crois entendre la nasse du tisserand ; et ce fil qu'elle entraîne n'a pas été fait d'un bout à l'autre.

La charrette ouvre le sol ; le semeur va et vient ; après cela, c'est la bonne terre qui travaille, et le dieu Soleil, père des forces. Le chanvre pousse. Puis, de nouveau, l'homme travaille. Le chanvre est arraché, mis à l'eau, séché, cuit, écrasé, peigné. Ce n'est encore qu'une légère chevelure, que le vent emportera. Il faut que la fileuse s'en mêle, avec sa quenouille, son fuseau et sa chanson.

La puissance du bateau est faite de ces travaux accumulés ; c'est une force humaine qui craque dans cette coque et chante dans cette maturité, qui claque au vent debout, puis s'affirme, résiste, incline le bateau, le pousse à travers la vague, creuse des tourbillons, fait jaillir l'écumé salée. Il faut faire le compte des journées et le compte des veillées. Le fuseau de la fileuse, pendant qu'elle chantait, et le fil léger qu'elle tordait entre ses doigts, enchaînaient déjà le vent.

Alain.

Répandez le "Libertaire"

COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

Au Secours !!!

Les passions déchaînées par les questions religieuses et la stupide haine de races, cloua naguère pendant quatre ans l'innocent Dreyfus sur le rocher de l'île du Diable. Cet homme, ignominieusement accusé de tous ses pechés d'Israël, ne dut sa libération, son retour à la vie, qu'à la généreuse intervention de la classe prolétarienne qui, vaillamment, répondit à l'appel d'une fraction de la classe bourgeoise.

Aujourd'hui, Rousset, un paria, un ouvrier, enfant de travailleurs, victime de rancunes de caste, gémit dans un cachot d'Afrique, injustement frappé de vingt ans de travaux forcés.

Le Comité de Défense Sociale, en dehors de toute question politique ou confessionnelle, crie à tous : Au secours ! sauvons à tout prix Rousset, victime du monstrueux arrêt du Conseil de guerre d'Alger.

Que la foule s'émeuve et agisse, qu'elle vienne en masse au Meeting, qui aura lieu jeudi soir 18 janvier 1912, à 8 heures et demie, grande salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton.

Orateurs assurés :

COLLY, S. FAURE, TISSIER, A. BERTHON, CH. LAISANT, P. MARTIN, BODECHON, JOUAUX, etc.

(Voir les affiches.)

PROPOS D'UN PAYSAN

Le mouvement anarchiste en Chine

Dans mon dernier article « La République chinoise », j'ai parlé d'une conversation qu'aurai eu deux camarades d'Extrême-Orient avec des copains juifs habitant Londres. Il s'agit de rédacteurs du journal *Arbeiter Freund*, publié en jargon hébreu. Ce document fut à ce moment-là, en 1906, le tour de la presse révolutionnaire ; il me semble même que le *Libertaire* le publia. Quoi qu'il en soit, je l'extrais du *Despartar*, publication du Syndicat des ouvriers tailleur de Montevideo.

Les camarades du journal anarchiste *Arbeiter Freund* furent grandement surpris il y a quelques jours par la visite d'un anarchiste japonais qui leur présente un camarade chinois.

Mais leur surprise devint de la stupéfaction quand, d'un autre ami japonais, ils reçurent une lettre sur le mouvement révolutionnaire et anarchiste en Chine.

Voici ce que disait cette lettre :

« Il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant qu'éclate en Chine un mouvement révolutionnaire social pareil à celui de la Russie.

« Le despotisme brutal de l'empereur mandchou et l'épouvantable misère qui torture le prolétariat de l'immense empire asiatique font ouvrir les yeux au peuple qui commence à comprendre les causes de son mal. Les plus intelligents de ses fils s'emploient à l'organisation d'un vaste mouvement pour détruire la monarchie et proclamer la socialisation de la terre.

« Dans le sud de l'Empire Céleste, ce mouvement prend des proportions énormes et s'étend davantage que dans les autres provinces. Il se publie dans les provinces du Sud dix-sept périodiques clandestins à peu près complètement anarchistes.

« Je n'avais pas d'abord voulu croire à ce grandiose mouvement, mais quand on m'a mis devant les yeux des exemplaires de ces diverses publications, j'ai dû m'incliner devant l'évidence. Ces journaux ne sont pas les uniques facteurs de la propagande révolutionnaire en Chine, une infinité de brochures et de manifestes sont répandus parmi le peuple, aussi bien par les socialistes révolutionnaires que par nos camarades anarchistes.

« Dans ces provinces chinoises, nom-

breux sont les groupes qui font de la propagande purement anarchiste au moyen de conférences, brochures et faits terroristes contre les mandarins.

« Le mouvement socialiste révolutionnaire et le mouvement anarchiste recrutent des adhérents dans toutes les classes sociales : nobles, artisans, bourgeois, mais le plus grand contingent est apporté par la population des campagnes.

« En ces derniers temps, grâce au travail de quelques militants intellectuels, les anarchistes chinois ont pu connaître le mouvement libertaire d'Europe et d'Amérique.

« Déjà beaucoup de livres et d'ouvrages de notre doctrine ont été traduits par une camarade chinoise, notamment : *Dieu et l'Etat*, de Bakounine ; *Anarchie et Communisme*, de Carlo Cafiero ; *Entre Paysans*, d'Errico Malatesta, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

« Le peuple chinois prend beaucoup d'intérêt au mouvement anarchiste et lit avec plaisir nos publications.

« Le gouvernement mandchou, imitant en cela les gouvernements d'Europe et d'Amérique, sévit tyranniquement contre les travailleurs et déjà plus d'un compagnon impavide a pour décret gravi les marches de l'échafaud.

« Le plus intéressant de ce jeune et glorieux mouvement de propagande, c'est qu'il s'étend de plus en plus dans l'armée.

« Ce phénomène s'explique par ce fait que le Chinois ne comprend pas l'armée et le militarisme au point de vue européen. Il est plus perspicace que l'Occidental dans la distinction d'un fait matériel et d'une abstraction.

« Le gouvernement chinois a beaucoup peur d'une révolte de ses soldats, qui commencent à comprendre que leur véritable ennemi est le gouvernement qui les réduit en esclavage pour opprimer le peuple. »

La lettre du camarade japonais, reproduite par *Arbeiter Freund*, s'arrête là. Les rédacteurs de ce journal rendent compte de la conversation qu'ils eurent avec les deux anarchistes d'Extrême-Orient qui leur déclarèrent qu'ils jugeaient une révolution sociale plus facile à accomplir en Chine qu'en Europe. Suivent quelques considérations

AU MEXIQUE

Une Révolution agraire

sur l'émigration des coolies en Amérique, dans les îles océaniennes et en Afrique australe. Des constatations sur ce fait que les Chinois ont à souffrir en plus de la tyrannie de leurs mandarins, de la tyrannie économique des capitalistes européens et des capitalistes yankees et que ces voraces pensaient bien avoir en des 450 millions de Chinois une réserve de chair à travail capable d'opposer une barrière aux aspirations d'émancipation du prolétariat des deux mondes.

Il me souvient justement de certaine séance de l'Académie des sciences sociales et politiques, où les grandes lumières de l'économie politique, les Say, les Passy et autres Leroy-Beaulieu, agitèrent, il y a quelque trente ans, le problème de la main-d'œuvre jaune à opposer à la main-d'œuvre occidentale, toujours plus chère, et en Australie, dans le Nord américain, au Transvaal, les employeurs ont passé de la théorie à la pratique.

En rapprochant le document que je viens de traduire des événements qui se déroulent chez les Célestes et de ce cri du cœur du vieux Yuan Chi Kai : « Par révolution, le peuple entend ne plus payer d'impôts et destituer toute espèce de gouvernement », je conçois que la question agraire se pose en Chine comme elle se pose dans tous les pays que n'a pas encore échappé l'industrialisation capitaliste. J'en ai la preuve dans le plan d'action des républicains, analysé dans un article de Lucien-Victor Meunier (*France du Sud-Ouest*) et dont j'extrait les lignes suivantes :

« L'heure de l'affranchissement a sonné. Tous fils de Houang-Ti, nous sommes membres d'une même famille. Soyons donc tous égaux et faisons disparaître toute distinction de caste ; qu'il n'y ait parmi nous ni riches ni pauvres, partageons peines et plaisirs. »

Il n'y a là que de la phraséologie avec laquelle on empaume les babauds, mais voilà qui est plus précis :

« Tous les citoyens doivent également jouir des biensfaits de la civilisation. Les terres pourront acquérir une plus-value énorme par suite des modifications sociales et économiques. Après expertise, on fixera leur prix, lequel appartiendra au propriétaire. La plus-value que ces terrains acquerront après l'accomplissement de la Révolution fera retour à l'Etat, pour que tout le monde puisse en jouir. Ce sera la base de l'Etat socialiste qui devra assurer à tous les citoyens des moyens suffisants d'existence. Les accapareurs qui nuisent gravement à la vie du peuple seront mis hors la loi. »

Il y a une ombre au tableau, il faut d'abord proclamer la République. Le socialisme babouviste et jacobin c'est pour plus tard, quand la République aura déjoué les embûches des réactionnaires et que le capitalisme, qui va prendre une extension prodigieuse, si le communisme agraire n'y met bon ordre, l'aura mise dans sa poche.

Pauvres bougres de paysans chinois, vous verrez alors si on peut mettre hors la loi les accapareurs.

Le Père Barbassou.

NÉCROLOGIE

Le 5 courant est mort à Béziers, à l'âge de 27 ans, le bon camarade Albert Hayard. Cette triste nouvelle nous a profondément émus. Elle surprendra douloureusement nos lecteurs qui s'attendent à apprécier, en notre collaborateur, les belles qualités de propagandiste, son réel talent d'écrivain et sa noble élévation de pensée. Aux camarades de Béziers, à ses amis, à sa famille si fortement éprouvés, nous adressons nos bien sincères condoléances.

MARESTAN A PARIS

« Biribi. — Comment j'ai vu les bagnes militaires. » — Sous ce titre, Jean Marestan, qui fut délégué spécialement dans l'Extrême-Sud algérien, fera, samedi 13 janvier, à 8 heures et demie du soir, dans la salle de « La Bellevilloise », 21, rue Boyer, le récit de son voyage, et exposer le résultat de son enquête personnelle sur le régime actuel des pénitenciers, ateliers de travaux publics et sections spéciales disciplinaires. La conférence sera accompagnée de projections lumineuses. Entrée : 50 centimes.

Fédération Révolutionnaire Communiste

LES BAKOUNISTES

À un certain nombre de camarades, nous venons de former un groupe d'action qui s'occupera résolument des agitations que les circonstances dicteront.

Nous accepterons avec plaisir les énergies syndicalistes et anarchistes qui désirent s'employer à une besogne utile.

Les adhésions sont reçues chaque soir, sauf les mardi et vendredi, au Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau (20^e), de 9 h. à 10 h. le soir.

Le groupe est adhérent à la F. R. C. Le Comité : Jaquemin, Eugène Martin, Fleur, Michel, des marchaux, secrétaire de la F. R. C., du Foyer, de la Jeunesse Anarchiste.

Si la révolution mexicaine offre à nos yeux un puissant intérêt, c'est parce qu'elle est d'ordre à peu près exclusivement économique, parce que la politique n'y entre presque pour rien.

Tous les révoltés de l'heure présente luttent pour la possession de la terre. Qu'ils marchent sous la bannière rouge ou sous celle, également rouge, de Zapata ; qu'ils combattent, sous le nom de révoltés et de vasques, avec un général Reyes ou un général Vasquez Gomez à leur tête, les révolutionnaires n'ont qu'un but : ramasser les terres qui leur ont été arrachées pour les cultiver en commun, à leur seul profit, et non plus au profit de leurs exploiteurs.

C'est qu'en effet ces deux nouveaux aspirants à la dictature, Reyes et Gomez, n'ont pu soulever des populations qu'en leur promettant de leur rendre leurs terres, et Madero ne s'est pas élevé au pouvoir par un autre moyen.

Certes, ces prétendants méritent également, tout comme Madero, d'être mérité. Mais les paysans mexicains, instruits par la trahison de ce dernier, ne sont guère dupes d'un Reyes ou d'un Gomez. S'ils les suivent, il semble bien que c'est pour profiter de leurs ressources en argent, armes et munitions et nullement pour les éléver à la Présidence. L'exemple des Juchiteques est là pour en faire foi.

Nos camarades de *Regeneracion* avaient vu juste à propos d'eux. Nous avons mentionné, dans notre numéro du 16 décembre, la terrible révolte des Indiens juchiteques qui, au nombre de cinq mille, combattaient pendant six jours consécutifs sous les murs de Juchitan. Nous avons dit que leur chef, l'avocat José Gomez, parent et partisan de Vasquez Gomez, était entouré d'une bonne garde d'Indiens, prêts à l'exécuter le jour où il trahirait leur cause : la conquête de la terre. Après l'attaque de Juchitan, les assaillants s'étant débandés, José Gomez en profita pour se rendre avec quelques hommes à Rincon, Antonio (Etat d'Oaxaca) où il fut submis. Or, *Regeneracion* apprend à la dernière heure par *The Los Angeles Times* que l'avocat fêlon a été lynché par les Indiens comme ils l'avaient juré.

D'autre part, Jesus Salgado, qui tient depuis longtemps en échec les forces madréristes dans l'Etat de Guerrero et que l'on croyait être un chef vasque, apparaît aujourd'hui comme un vrai révolutionnaire. Voici ce qu'en dit *El País*, journal catholique de Mexico :

« Partout où passent les « hordes » de Salgado, les prisonniers sont mis en liberté. Les percepteurs sont menacés de mort, s'ils veulent persister à percevoir les impôts ; de même les propriétaires qui exigent le paiement de leurs fermages à leurs fermiers. La propagande la plus dangereuse de Salgado, celle qui lui a valu le plus grand nombre de ses compagnons, consiste à dire au peuple partout où il passe que les terres et tous les produits du travail appartiennent au peuple, et que l'on peut disposer de toute chose librement. »

Rappelons aussi, entre autres aveux de la classe bourgeoise, les déclarations du vice-président de la République mexicaine que nous avons rapportées la dernière fois. D'après le second de Madero, la révolution n'est qu'une question agraire qu'on est impuissant à résoudre. Aussi le camarade R. F. Magon peut-il écrire avec juste raison que même si Gomez ou Reyes (1) triomphait de Madero, la révolution ne s'arrêterait aucunement ; leur règne serait aussi éphémère que celui du dictateur actuel parce que ce que réclame le peuple aucun gouvernement ne peut le lui donner.

Enfin, nous avons une nouvelle preuve du caractère agraire de la révolution dans ce fait qu'un groupe de députés se propose de demander le vote de 200 millions de pesos (environ 500 millions de francs) pour acheter des terres que le gouvernement revendrait (à terme sans doute) aux paysans. Pityable mesure pour enrayer un pareil mouvement !

En admettant que ces nouveaux millions — si on les trouve — n'aillent pas en majeure partie dans les poches des profiteurs de la dernière révolution, combien sont les paysans mexicains qui pourraient acheter du terrain ? La plupart, dépourvus de tout, ont été réduits en esclavage et ne possèdent pas le moindre centime.

**

Quoi qu'il en soit, ni ces mesures projetées, ni toutes les forces gouvernementales en campagne, ni les nouvelles troupes en formation, ni les me-

naces d'intervention américaine, ni la férocité de Madero faisant fusiller les prisonniers de guerre, n'ont arrêté le grand mouvement expropriateur du peuple mexicain.

Parmi les nouvelles qui nous sont parvenues depuis notre dernière chronique, signalons :

Dans l'Etat de Cahabuila, en dehors du soulèvement de Ramos Arizpe, où les révoltés sont au nombre de 800 et possèdent deux canons de montagne, 200 autres révoltés se sont levés en armes à Jaral. La presse les nomme révoltés, comme tant d'autres révolutionnaires libertaires ou vasques, parce que le mouvement révolté est le moins populaire de tous. C'est ainsi qu'un des derniers soulèvements, celui de Tepic, était signalé comme révolté, alors qu'il est libertaire.

Sous la direction des trois camarades Quintero, Osuna et Ruiz, ces derniers révoltés, au nombre de deux cents, se sont emparés de Jalino, Santa María del Oro et autres lieux, puis se sont divisés en trois guerillas qui continuent à tenir la campagne.

Et ainsi de suite. Maintenant, la suprême ressource du gouvernement est dans le service militaire obligatoire. Telle est la dernière mesure que l'on envisage à Mexico. Seulement, le pays y est unanimement hostile et l'on ne voit pas comment un gouvernement quelconque pourrait venir à bout d'une révolution aussi foncièrement expropriatrice que la révolution mexicaine.

Pourquoi faut-il qu'un tel mouvement rencontre tant de succès dans les milieux révolutionnaires français ?

**

Nous recevons à ce sujet, de notre ami le Père Barbassou, la lettre suivante :

« Merci des journaux que vous m'avez envoyés. Incontestablement il y a au Mexique un mouvement communiste agraire et des guerillas qui ne seraient pas possibles en notre pays. Mais faites donc admettre à des gens qui se croient des savants parce qu'ils ont épêché quelques livres, que des paysans illétrés et par-dessus le marché indiens puissent pratiquer le communisme !

« Comme nous sommes loin de Bakounine, qui disait que la Révolution n'est que le développement des instincts populaires.

« Est-il possible qu'on laisse échouer ce mouvement et se produire l'intervention américaine sans protestation ?

« L'entêtement de Gravé et l'hostilité de la G. S., laquelle, naturellement, ne croit qu'aux mouvements politiques, ne sont pas raisons suffisantes pour qu'on ignore ce mouvement anarchiste qui mérite notre appui et nos encouragements. »

Un article de Magon

Un moyen facile de résoudre le problème agraire

La croissante influence de l'action et de la propagande du Parti libéral mexicain, action et propagande qui réportent aux nécessités, le plus fortement ressenties par les déshérités du Mexique, font qu'autant le gouvernement que les politiciens feignent de se préoccuper de résoudre le problème de la faim.

En présence de l'action digne d'être imitée des foules prolétariennes qui prennent possession de la terre, sans en demander la permission aux maîtres, comme l'avoue la presse bourgeoise de toute part surgissant des projets, des conseils, des études relativement à la question agraire. Le peuple mexicain a soif de la terre, avouent les éminences politiques, et ils signalent des faits concrets d'expropriation qui démontrent que la Révolution mexicaine a un caractère économique bien marqué, quoi qu'en disent certains théoriciens qui s'efforcent d'établir que, seule, une société de savants est apte à accompagner la Révolution Sociale.

Parmi tant de projets qui ont vu le jour dans la classe bourgeoise mexicaine, nous trouvons celui de M. Alfred Gonzalez dans le journal *La Voz de Juarez* du 12 septembre 1911. Ce journaliste comprend la nécessité de résoudre le problème de la faim, mais de suite, sans perdre une minute. Il a raison, mais où il n'a plus raison, c'est dans les moyens qu'il conseille pour la solution du poignant problème.

M. Gonzalez se prononce pour une loi qui limiterait la propriété de la terre aux mains d'un seul homme à un nombre déterminé d'hectares, de manière que ceux qui posséderaient plus que cette quantité seraient obligés de ré-

partir l'excédent entre les agriculteurs pauvres, moyennant un prix équitablement fixé et payable à longue échéance.

M. Gonzalez parle aussi de la répartition des terrains nationaux d'après le même procédé. D'après lui, le gouvernement emploierait une partie de ses fonds à la construction de prises d'eau, canaux et puis artésiens pour l'irrigation des terres. Les agriculteurs rembourseraient à l'Etat ces frais d'amélioration après avoir acquitté le prix de la terre. Ce n'est qu'alors que serait établie une contribution directe sur ces propriétés dégrevées de tout compromis. L'auteur de l'article ajoute que les machines agricoles achetées par les nouveaux agriculteurs seraient exemptes de tout droit d'importation.

Disons d'abord que pas une assemblée législative ne votera une loi qui porte atteinte au droit de propriété individuelle, parce que comme nous l'avons dit et redit maintes fois, ce ne sont pas les pauvres, ce ne sont pas les affamés qui fabriquent les lois, mais bien les messieurs en redingote, les gens de la bourgeoisie qui se garderont bien de trahir leur classe, d'atteindre à leurs propres intérêts en s'attaquant au droit sacré de propriété. Mais supposons que le miracle se réalise, le projet de M. Gonzalez solutionnerait-il le problème de la faim ?

On peut sans hésiter répondre que non. Des terres peuvent toujours être achetées même avec des longs délais de paiement. Mais elles ne peuvent être achetées que par ceux qui ont de l'argent, les moins nombreux et la masse entière de la population du Mexique resterait sujette à l'esclavage des salariés comme l'est aujourd'hui à l'exception des prolétaires qui ont réalisé l'expropriation de la terre, sans attendre que ladite expropriation soit décrétée par une loi.

En s'en tenant au projet Gonzalez, le problème agraire reste absolument sans solution, du moment qu'il faut de l'argent pour acheter la terre, pour les travaux d'irrigation, pour l'outillage et les frais d'exploitation.

Ricardo Flores Magon.

POUR LES MÈRES...

La vieille rengaine a raison, dont le refrain dit que « les enfants font pleurer les mères ». L'état maternel est le plus douloureux qui soit au monde, exception faite, parfois, pour les poupées aristocratiques qui ne connaissent point d'autre mal que celui de parcimonieusement enfantier.

Citez nous, dans le peuple, dès qu'elle est mère, la femme devient esclave et comme presque toujours adorée pour l'enfant grandit avec les sacrifices qu'elle lui consent, quand ce gamin est devenu un homme, quand il la serre sur sa poitrine de vingt ans, c'est toute sa vie, à lui, qu'elle porte dans son cœur, tout comme elle a porté jadis l'embryon dans son corps.

C'est alors que l'Armée, la gouge sociale toujours affamée et dévorante, vient déclamer sa proie.

— Ton enfant, femme, il me le faut, je la veux, donne-le ! Tu l'as conçu, tu l'as mis au monde, tu l'as nourri, tu en as fait un homme... C'est ton œuvre en même temps que c'est ton sang. Peu m'importe, il ne t'appartient pas ; la loi me le donne. Je le prends.

Passe ton chemin ; pleure si ta vie de mère t'a laissé encore des larmes et tais-toi. Et la mère pleure et elle se tait. Et puis, quelquefois, elle rit.

Parbleu, deux ans de service ! Voilà-t-il pas une belle affaire... Dans le temps, les anciens tireraient des congés de sept ans. Ils n'en mourraient pas tous pour ça ! Le métier de soldat, au fond, ce n'est pas terrible. Il n'y a pas toujours la guerre. Du moment qu'il aura un peu d'argent de poche, le petit ne sera pas plus malheureux qu'un autre... Le régiment, après tout, n'est pas un bagne. En voilà un qui passe. Il y a de la musique qui fait vibrer du patriotisme dans l'air. Faut bien qu'on fasse son devoir. Un homme c'est un parti... Eh bien ! vive l'Armée !

Toute attendrie, la vieille emprunte son tablier pour essuyer des larmes. Le gars est parti.

**

Qu'est-ce qu'il dit donc dans ses lettres, le petit ? Quoi, il est malheureux ? Parce qu'il ne sait pas très bien avoir tort quand il a raison ; parce qu'il a la blague facile ; parce qu'il n'a pas d'argent pour acheter les plaisances des gradés ; parce que, en un mot, sa tête ne revient pas et que son sergent ne « l'a pas à la bonne », il lui arrive des ennuis.

Encore, il ne dit pas tout dans ses lettres, on dirait qu'il a peur, lui qui était plutôt « crâneur ». Qu'est-ce que c'est donc que ce tournequin dont il parle ? Un obscur présentement pêche sur la mère qui déchiffre péniblement ces lettres. Il faut qu'elle s'informe, qu'elle montre ça dans son entourage. Les autres femmes, elles, n'en savent pas davantage. Instinctivement, elles partagent l'angoisse qui serre la poitrine de la vieille, mais sans comprendre mieux qu'elle. Les hommes prennent des airs indifférents, affectent de fausses tranquillités, mais on dirait qu'une lueur inquiète a passé dans leurs yeux. Leur front s'est rembruni. Est-ce qu'ils auraient peur aussi, eux qui savent, est-ce qu'ils auraient peur... comme le petit qui est là-bas ?

Toute effondrée, la vieille essuie une fois de plus les larmes de ses yeux.

**

Maintenant, elle sait, la mère, ce que c'est que le tournequin. Voilà déjà deux ans qu'il y a passé, son fils, et il est en Afrique, à Biribi...

A Biribi c'est là qu'on crève...

... Elle a entendu, des fois, par les croisées ouvertes, une chanson comme ça. Le souvenir lui en revient, lancinant. Qu'est-ce qu'il peut bien faire sur cette terre de douleur et de mort, le petit ? Quand donc en sortira-t-il, de son enfer ? En reviendra-t-il jamais, seulement ? Quand elle en parle, les autres mères frémissent et les hommes continuent à se taire, tandis qu'un pli sinistre barre leur front. Si, au moins, elle avait des nouvelles...

Des nouvelles ? tiens, justement en voilà ! Les journaux parlent ce matin d'un drame qui s'est passé aux « Bat's d'AF ». Deux disciplinaires qui voulaient faire un pénitencier de supplice ont été tués par des tireurs indigènes. Avidement, elle lit. Un vertige la prend. Les deux victimes s'appellent Zimmer et Robin...

Robin, mais c'est son nom, à elle ; c'est son nom au petit. Lui, lui, lui ! C'est lui qui est mort, c'est lui que l'on a tué, lui que les nègres féroces ont assassiné sur l'ordre

Et il y a, maintenant, plus de quinze jours qu'elle demande à genoux qu'on lui dise si l'homme assassiné là-bas est ou n'est pas son enfant. Il y a plus de quinze jours que, comme dit Baudelaire :

Trois mille six cents fois par heure, la seconde

se pose devant ses yeux brûlés le tragique point d'interrogation : Son fils est-il mort ? Est-ce son cadavre que les hyènes de la brousse ont à dépecer ?

Et le ministre ne répond pas. Le ministre fait de l'aviation ; le ministre donne des croix ; le ministre s'occupe à maintenir des soldats dans la « caserne de la Mort », à Laval ; le ministre chasse ; le ministre danse ; le ministre s'en fiche !

Voilà, les mères, voilà, les femmes de notre peuple, voilà ce qui vous attend ; voilà ce qui attend vos fils.

Demain, ils vont partir pour la caserne. Soyez tranquilles et ne vous frappez pas ; deux ans c'est vite passé... Pourtant, si un jour vous recevez une lettre sombre, une lettre triste, une lettre qui a l'air d'avoir peur, ah ! ce jour-là, tremblez, tremblez et pleurez, les mères, et fermez vite vos yeux que l'épouvante ouvre plus grands, parce que, voyez-vous, là, devant vous, il y a là des spectres qui passent, des spectres d'assassins dont les bras décharnés appellent votre enfant !

E. L.

Aux termes de l'article 9 du Code civil, tout individu né en Belgique d'un étranger pourra, dans l'année qui suivra l'époque de sa majorité, réclamer sa qualité de Belge en s'adressant à l'autorité communale de son domicile.

Aux termes de la loi du 16 juillet 1889, cette déclaration pourra être faite dès l'âge de 18 ans accomplis avec le consentement des parents.

Voilà une loi que beaucoup de nos camarades ignorent. S'ils veulent que leurs enfants échappent au recrutement, ils n'ont qu'à envoyer leur femme accoucher en Belgique.

Les enfants, arrivés à l'âge de 18 ans, pourront réclamer la nationalité de Belgique et échapper au service militaire en France.

Bien entendu, ils seront déclarés insoumis en Belgique et devront éviter d'y retourner jusqu'à une amnistie ou jusqu'à ce que la prescription leur soit acquise.

Coopératives

Faisons de la coopération notre œuvre

Au moment où se discute la question de l'unité coopérative et alors que la coopération a pour nous une importance capitale, il est urgent de souligner une fois de plus que la grande majorité des camarades syndiqués et militants révolutionnaires sont tenus en dehors du mouvement même quand on leur demande de ne jouer qu'un rôle de comparses en apportant aux sociétés coopératives leurs forces de consommation.

Nous pouvons et voulons faire plus pour les coopératives, mais en revanche nous désirons que celleci remise entre les mains du prolétariat tout entier et puisse lui rendre les services qu'il en attend.

Certes, il a pu nous être agréable de trouver dans la coopération un moyen de réaliser quelques économies sur nos achats quotidiens, mais, ce qui nous intéresse le plus en elle, c'est l'action raisonnée par laquelle sous ses deux formes : production et consommation, elle peut couper la retraite à la cohorte bourgeoise et lui sauter les flancs, tandis que la C. G. T. barre résolument la route.

De ces trois actions simultanées doit naître le conflit final.

Or, sur le terrain révolutionnaire, la coopération actuelle n'est pas capable de seconder utilement les efforts de la C. G. T. Le mode de recrutement de ses capitaux (par les actions) lui crée des sujétions qui isolent ses organisations et les condamnent à demeurer des entreprises commerciales peu génératrices pour le commerce bourgeois qui ne les craint pas. Pourquoi les craindrait-il, puisque leur isolement les met dans l'impossibilité de s'assurer par elles-mêmes les ressources de production dont elles ont besoin ? Leur division ne les contraint-elle pas à s'approvisionner aux sources de production bourgeois ?

En fait, la coopération actuelle est un arbre dont les racines s'enfoncent encore dans le sol bourgeois. Il faut le déraciner, cet arbre, et le replanter sur nos terres, si nous voulons le voir fleurir en liberté.

C'est pourquoi nous désirerions que la coopération future s'édifie avec un capital libre, uniquement constitué par un ensemble de cotisations minimales versées par la classe ouvrière consciente tout entière.

Ainsi libéré de toute entrave, le capital coopératif, dans une large mesure, pourra être employé à établir la coo-

nération sur les bases solides d'un puissant domaine de production.

Alors, rendue aux mains du prolétariat et mise à même de ne plus avoir à traiter avec ses adversaires, la coopération deviendra la véritable socle de la C. G. T. et trouvera, sous l'impulsion et le contrôle du peuple organisé, la stabilité et l'harmonie qui lui sont nécessaires.

Le problème ainsi posé, il suffit d'une organisation intelligente et laborieuse pour en poursuivre la réalisation méthodique.

Le tout est de se mettre à l'œuvre. Que les camarades que j'aurais convaincus me l'écrivent au *Libertaire* et nous nous mettrons de suite au travail.

Henri Antoine.

Le cas Grandjouan

Lettre ouverte à M. Clément Vautel, rédacteur au *Matin*, à propos des « Propos d'un Parisien ».

Monsieur,

C'est avec un plaisir tous les jours renouvelé que je déguste chaque matin vos délicieux « Propos d'un Parisien », et que j'y savoure la fine fleur de l'esprit contemporain ; car, si Paris est la capitale du monde, le *Matin* est bien le sanctuaire de l'esprit parisien, et dans cette spiritualité maison, il est indéniable que nul ne peut se targuer d'approcher de votre maîtrise.

Vous n'êtes peut-être pas encore arrivé à la gloire de votre immortal prédecesseur Harquin, mais vos admirateurs, Monsieur, voient avec joie que vous en approchez chaque jour. Courage, cher Maître, encore quelques articles dans le genre de celui que vous consacriez le 30 décembre à cet imbécile de Grandjouan, et vous aurez atteint la maîtrise de celui qui, au moment du vol du Transvaal par les Anglais, se signalera par ses courageuses attaques contre les Boers.

Si j'avais été Grandjouan, j'aurais eu peut-être l'idée de protester contre votre spirituelle bonté et de vous prier d'insérer ma protestation à la place où avait paru votre article. Mais, je ne suis, hélas ! que l'un de ceux qui, au « Syndicat des Auteurs et Gens de Lettres », se sont mis en tête — et je le regrette après vous avoir lu — de faire réviser le jugement qui l'a frappé. Aussi bien, que nous veulent, n'est-ce pas, tous ces gens qui s'avisent de ne pas croire, comme tous leurs contemporains, les capitalistes surtout, que la liberté de penser, de parler et d'écrire est encore désirable, cent vingt ans après la Révolution, que la France n'est pas le pays bénit de la liberté, que la guerre n'est pas le plus beau des actes humains, et l'internationalisme des libtustiers et des acapareurs le seul internationalisme acceptable pour un honnête homme ? Les présumptifs ! Ne ferai-je pas mieux de travailler pour quelque honorable maison bien munie d'or par les Panamas, les Tuinies et les Maroc, et où, au lieu de mois de prison, ils reçoiraient de jolis billets bleus et des chèques savoureux ?

Quant à moi, mon cher Maître, c'est ce que je veux faire désormais, et je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir indiqué la voie. Foin des Allemands où l'on risque de rencontrer des officiers arrogants, de coucher dans de mauvais lits, et de manger du lapin aux prunelles ! Mes préférences iront dorénavant à nos délicates bourgeois à nos violons rembourrés, à nos haricots nationaux, je ne dis pas nationalistes ? Et, quand je paierai des impôts, je me dirai avec joie que cela servira à conquérir le Maroc, pour que des Krupp, des Thyssen et des Mannesmann puissent en exporter le minerai des canons destinés à massacrer mes compatriotes. Et je chanterai la gloire du militarisme et de l'impérialisme des capitalistes.

Merci, encore merci, illustre Maître !

Voire bien humble admirateur,

L. de Saumane,

39, place de la Madeleine,

Du Syndicat des Auteurs et

Gens de Lettres.

Nos camarades du Syndicat des Auteurs et Gens de Lettres qui ont pris en mains la révision du jugement Grandjouan, et qui, forte de la conscience de la classe prolétarienne et de l'appui de nombreuses organisations, sont décidés à aller jusqu'au bout pour obtenir le respect de la liberté de penser, de parler et d'écrire, font un appel à tous les prolétaires conscients afin d'obtenir les fonds nécessaires pour suivre l'œuvre de justice.

Adresser les souscriptions au Trésorier du Syndicat, le camarade L. de Saumane, 39, place de la Madeleine, Paris.

Entre nous

Feuilles de camaraderie

« Entre Nous » sera comme une lettre commune dans laquelle des camarades se feront mutuellement part de leurs projets, de leurs idées et en général de tout ce qui peut les intéresser.

Ainsi le travail et les connaissances d'un seul profiteront à tous.

Les camarades demanderont la circulaire explicative et adresseront les abonnements et tout ce qui concerne Entre Nous à Pierre Ménétier, à Tautour, par Arsonval (Aube).

Entre Nous, feuille polycopiée, paraîtra par intermittence selon la matière à insérer et le temps dont dispose le camarade polycopieur.

Abonnements : 1 fr. 50 pour une série de 30 numéros.

Nous demandons des correspondants dans toutes les régions de la France, aux colonies et à l'étranger.

Le premier numéro paraîtra le 15 janvier

LE SOU DU SOLDAT

désigne les personnes qui peuvent monter chez un locataire.

Certaines journaux ont crié contre cet abus de pouvoir. Eh bien ! au risque de renverser les copains comme de vulgaires engins chargés de dynamite, je trouve l'idée excellente. Supposons une concierge bien élevée, respectueuse de la propriété ainsi qu'il convient, à une de ses représentantes, dans la maison, loge un anarchiste ; un jour la police reçoit l'ordre de perquisitionner chez le copain. Que fait la concierge en voyant les bourriques ? Eh bien ! elle leur interdit de monter chez son locataire en disant à ces messieurs, les prenant pour des apaches ou des cambrioleurs (elle se tromperait si peu qu'il lui serait facilement pardonné) : « Je vous défends de monter chez X, vos sales gueules ne me disent rien qui vaille, avec des têtes comme celles dont vous êtes propriétaires, vous ne pouvez qu'avoir des intentions malfaisantes. » Et le commissaire aurait beau rouspéter, la pipette répondrait imperturbablement : « J'suis la maîtresse, nom de Dieu, m'sieur Laurent l'a dit. »

Pour nous divertir, rien ne vaut les trouvailles de l'administration de la préfecture de police.

José Landès.

LA PROPAGANDE COMMUNISTE

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas, souvent fois, essayé ce reproche cinglant, formulé surtout par des socialistes ? : « Vous, les libertaires, pour la destruction, vous êtes toujours là. Mais vos illusions, vos chimères, vos utopies vous rendent totalement incapables d'établir un régime social. Vous n'avez pas le sens des réalisations pratiques. »

Et de fait, ce reproche, pour si dur qu'il soit, n'est pas tout à fait immérité.

Nous ne nous sommes confinés jusqu'à ce jour qu'aux paradoxes audacieux, aux théories hypothétiques, sans rien donner au peuple du quoi satisfaisant sa légitime curiosité et son impatience de justice et de mieux-être.

Les collectivistes ont sur nous ce précédent avantage, c'est que le peuple (hostile à tout effort cérébral) les juge capables d'administrer, sans a-coup, les nouveaux rouages sociaux.

Les électeurs socialistes ont une foi tenace au programme de leurs élus et ne voient dans les anarchistes que des illuminés, des brouillons, des incapables.

L'objection générale faite aux communistes, c'est la répartition équitable des produits (vivres, vêtements, habitat) étant donné la ruée des appétits et les habitudes déplorables de nos contemporains. Ils nous objectent les gaspillages de toute sorte qui résulteront des perturbations apportées par la révolution totale de la société bourgeoise.

Et c'est là le point capital (la répartition des denrées, vivres, vêtements, logement).

La consommation libre, la prise au pas est, je prévois, la question la plus délicate à résoudre, car elle pourra donner lieu aux pires mécomptes, aux plus graves désaccords, aux plus vifs mécontentements, si nous n'avons pas, dorénavant, déjà prêt à fonctionner, un plan d'organisation des produits, établi sur les bases les plus libertaires.

Il faudrait donc découvrir toute une méthode judicieuse, établir des maintenant une esquisse d'organisation sociale qui servirait de programme aux communistes anarchistes, à seule fin de ne pas se trouver pris au dépourvu, au lendemain d'une révolution victorieuse.

C'est toute une éducation à faire parmi les syndiqués pour élever leur conscience au-dessus des mesquineries de l'heure présente et les déterminer à lutter, non pas d'après leurs préjugés courants, mais suivant les nouvelles conceptions de la vie communiste.

On peut comparer la révolution sociale à une effroyable tempête où tous les éléments déchaînés rivalisent de furor aveugle et de rage imprécise.

Dans ce mouvement chaotique, la raison est submergée par les passions exacerbées, par les ambitions inassouvie. Il n'y a guère place au bon sens, à la clairvoyance.

Avant de retrouver l'harmonie, le calme indispensable au bon fonctionnement de la société égalitaire, il faut laisser aux groupements humains une large initiative, une indépendance harde.

Or, c'est justement à l'instant précis de la reconstruction d'un édifice nouveau que nous serons contraints de faire appel à toutes les bonnes volontés.

Les syndicalistes et les coopérateurs sont tout indiqués pour nous prêter un concours éclairé, à la seule condition qu'ils soient libérés de toute compromission politique, de toute attachement personnelle aux pontifes.

Car avant tout et surtout, apprenons à nous mêmes des individus en vedette, des personnages marquants, des mousches du coche, qui, trop souvent, hélas ! recherchent, dans une popularité malaisée, un piédestal à leur ambition démagogique.

Les syndicalistes, maîtres de la production, par la reprise de l'outil, du machinisme, de la Terre, peuvent, dès maintenant, rechercher les moyens les plus pratiques d'organiser rationnellement le travail.

Nous livrons le nom des chefs à la publicité, malgré les inconvénients qui ont violé la tombe de Lanteigne ni des dévaliseurs du garçon de recette de la rue Ordener que nous voulons parler. Aujourd'hui, ceux qui nous occupent sont des bandits d'une plus grande envergure ; leurs crimes dépassent le horreur tout ce que l'imagination peut se représenter. Le théâtre de leurs exploits est aussi vaste que le monde ; les Cartouches et les Mandrin ne sont rien à côté de ceux-là. Heureusement, on parle de leur prochaine arrestation qui ne se fera pas, dit-on, sans difficultés, car ces bandits ont échappé à toute une troupe de maladrins qu'il sera difficile de réduire.

Nous livrons le nom des chefs à la publicité, malgré les inconvénients qui pourraient en résulter. Le bandit qui opère en France a à sa tête un nommé Armand, dit Rouillon, dont le lieutenant est un nommé Joseph.

Pour l'Allemagne, c'est un nommé Guillaume ; en Espagne, Alfonso, et en Russie, un nommé Nicolas. Tous ces misérables bandits ont pour se défendre beaucoup d'armes en leur possession. Espérons cependant que les honnêtes gens en seront bien débarrassés et que tous les crimes commis par cette tourbe ignoble soit en Chine, au Maroc, à Tripoli ou dans leur pays, pourront leur fin apparaître — en souhaitant que les juges les condamnent sévèrement.

Lux et Rousset.

Le *Matin* était très content. Le capitaine Lux venait de s'évader d'une forteresse allemande où il était détenu pour espionnage ; mais comme on faisait remarquer que l'espionnage ressemblait fort à de l'ignoble mouchardage, le *Matin* fit une enquête et proclame maintenant que le capitaine Lux fut condamné sans preuve.

Tiens, tiens ! Tout comme Rousset, alors ? Mais Rousset n'aura sans doute pas des gardiens aussi bienveillants qui le laisseraient s'évader comme l'autre.

Ernest Duté.

Paul-Emile Jullien.

Communications

Avis — Aux groupes de propagande, notre collaboratrice Renée Dorient fait savoir qu'elle est en mesure de reprendre le cours de ses instructives causeries sur : L'Education de l'enfant dans la famille.

Prière aux secrétaires de groupes, aux organisations ouvrières, aux particuliers que la question intéressée, de bien vouloir écrire au *Libertaire*.

Jeunesse anarchiste du 13^e — Salle de l'Alcazar d'Italie, 190, avenue de Choisy vendredi 19, janvier, à 8 h 1/2 du soir, meeting sur le cas Roussel et les conseils de guerre, avec le concours d'orateurs du comité de défense sociale, de la C. G. T. et de Pierre Martin, du *Libertaire*.

Groupe d'Etudes sociales et Néo-Malthusien des 4^e et 12^e arr. — Samedi, 13 janvier, à 8 h 1/2, salle du 1^e étage, 157, faub St-Antoine, Université populaire, Causerie controversée sur l'Anarchisme.

Les camarades du groupe auront à donner leur avis sur le local à louer pour le 14 janvier. Il est urgent que tous soient présents, il serait ridicule en ce moment de reculer l'exécution des décisions prises.

Foyer Populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, jeudi 18 janvier, à 8 h 1/2 conférence Comment obtenir une transformation socio-par Librapi (publiciste). Samedi 20, réunion des adhérents du F. P.

Tous les amis du Foyer Populaire de Belleville sont cordialement invités au punch qui aura lieu le samedi 13 janvier 8 h 1/2 précises au foyer populaire.

Fédération Communiste Révolutionnaire, Jeunesse anarchiste — Mercredi 17 janvier à 9 heures du soir salle Jules, 6, boulevard Magenta. Causerie par le camarade Juvane de la J. A. Sujet traité : Dans la Société Communiste, le Travail agréable.

Tous les jeunes socialistes, syndicalistes et anarchistes sont spécialement invités. A cette réunion nous envisagerons la propagande à faire pour sauver Roussel. Les camarades de la Jeunesse sont priés d'être tous présents. Dimanche 14 janvier à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 63, allées des capucines.

Emancipanta Stelo — Union internationale des Idiots d'avant-garde. Mardi prochain, 67, rue de Menilmontant, salle du premier, ouverture d'un nouveau cours élémentaire d'Ido en 12 leçons, public et gratuit.

Pour le cours gratuit par correspondance et les documents avec textes comparatifs (l'un de Zamenhof, l'autre en Ido) écrire avec timbre pour réponse à Emancipanta Stelo, 5 rue Henri-Chevreau, Paris 20.

Groupes intersyndical idiste — Samedi prochain, Bourse du Travail, cours professionnels, salle D, ouverture du cours supérieur de théâtre et de conversations en Ido.

Langue internationale Esperanto — Un cours gratuit d'Esperanto fonctionne toute l'année par correspondance, pour les camarades habitant des localités où il n'y a pas de cours. Écrire à Libriga Stelo, 49, rue de Bretagne Paris, avec timbre pour réponse. Lire dans la *Bataille* les

annonces de nos 15 cours gratuits. Le groupe Esperantiste de la Bellevilloise 23, rue Boyer, Paris envoie gratuitement, sur commande, le premier manuel d'Esperanto.

Œuvre de la Presse révolutionnaire — Camarades, nous faisons appel à tous ceux qui croient dans l'utilité de la propagande par la presse. Que tous les militants, tous les lecteurs du *Libertaire* et des *Temps Nouveaux* viennent à la réunion à l'Œuvre de la presse révolutionnaire organisée le samedi 13 janvier à 8 h 1/2, 26, rue Charlemagne (Métro St-Paul) afin de discuter sur les moyens de répandre nos journaux et d'intensifier la propagande.

Une causerie sera faite par le camarade E. Guichard.

Fédération révolutionnaire communiste, grappe des originaires de l'Anjou — Dimanche 21 janvier à 8 h 1/2, salle Fabien, 70, rue des Archives (3^e arr.), causerie-controverse par la camarade Guichard publiciste, et E. Guichard du *Libertaire* : La femme et les préjugés.

Entrée gratuite, toutes les causeries sont contretradictoires, les femmes sont particulièrement invitées à cette réunion.

L'Art révolutionnaire — Groupe libre de propagande et d'éducation par le théâtre et la chanson, se tient à la disposition des syndicats et groupes pour l'organisation de leurs fêtes et soirs.

S'adresser pour tous renseignements au camarade Robert Guérard, administrateur artistique, 35, rue de Belleville.

Groupe anarchiste l'Effort — Les camarades ont décidé de se réunir le samedi à 8 h 1/2, près de l'Art. Le lieu de réunion est la maison Commune 49, rue de Bretagne, salle N° 1. Entrée par la couloir du restaurant.

Samedi, 13 janvier courant, causerie par un camarade sur : Illégaux et anarchistes.

SAINT-DENIS

Groupe syndicaliste coopérateur — Samedi 13 janvier à 8 h 1/2 du soir grande conférence publique et contradictoire de Sébastien Faure.

Contre la vie chère : contre les lois scélérates ; contre la guerre. Entrée : 30 centimes au profit de la Ruche.

LYON

Groupe d'action anarchiste — Les réunions du groupe ont lieu tous les jeudis chez Chambard, 26, rue Paul Bert.

BORDEAUX

Groupe d'éducation sociale — Dimanche 14 janvier, à 3 heures de l'après-midi, en Bar du Dragon, rue des Augustins, dans l'autre salle, le camarade Antoine Antignac traitera le sujet suivant :

Le faux individualisme et le vrai : Analyse des erreurs des sophismes de quelques individualistes. Un appel sincère est adressé aux amis comme aux adversaires.

CORBIE

Groupe libertaire esperantiste de Corbie (adhérant à Libriga Stelo). Cours gratuits d'Esperanto tous les mardis et vendredis à 8 h.

SOTTEVILLE-LES-ROUEN

Libriga Stelo (section de Sotteville). Cours gratuits d'Esperanto les mercredis à 8 h. Famille Laborieuse, rue de Paris.

SENS

Libriga Stelo — Un cours gratuit d'Esperanto fonctionne tous les jeudis de 8 à 10 h, à l'Ecomme, place Champfertrand.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du « *Libertaire* », 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago.....	0 05 0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine).....	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkine).....	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine).....	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine).....	0 25 0 30
Entre Paysans (Malatesta).....	0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 10 0 15
A. B. C. du libertaire (Lermina).....	0 10 0 15
L'Anarchie (Malatesta).....	0 15 0 20
L'Anarchie (A. Girard).....	0 05 0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus).....	0 10 0 15
Arguments anarchistes (Beaure).....	0 20 0 25
La question sociale (S. Faure).....	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure).....	0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Gravel).....	0 10 0 15
Le paternalisme par un bourgeois, suite du Déclarat d'Emile Henry.....	0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam (1907).....	1 25 1 35
Rapports au congrès antiparlementaire (1907).....	0 50 0 60
Les déclarations d'Etéavant.....	0 10 0 15
Le Communisme et les parasseux (Chapelier).....	0 10 0 15
L'esprit de révolte (Kropotkine).....	0 10 0 15
Les Communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.).....	0 10 0 15
Le communisme et l'anarchisme (E. S. R. I.).....	0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat.....	0 10 0 15
Le char à canon (Manuel Devaldès).....	0 15 0 20
Aux conscrits.....	0 05 0 10
Le Militarisme (Fischer).....	0 10 0 15
L'antipatriotisme (Hervé).....	0 10 0 15
Colonisation (Jean Gravel).....	0 10 0 15
Contre le brigandage marocain.....	0 15 0 20
L'enfer militaire (Girard).....	0 15 0 20
Crosse en l'air (Girault).....	0 05 0 10
Travailleur ne sois pas soldat (L. Bertoni).....	0 10 0 15
Contre la guerre.....	0 10 0 15
Patre, guerre, caserne (Ch. Albert).....	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.)

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffuelles).....	0 10 0 15
Pages d'histoire socialiste (Tchernosoff).....	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guéde).....	0 10 0 15
Le droit à la parasse (Lafargue).....	0 10 0 15
Boycottage et sabotage.....	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Gravel).....	0 10 0 15
Grève et sabotage (Fortuné Henry).....	0 10 0 15
L'APG syndicaliste (Georg, Yvelot).....	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau).....	0 10 0 15
Les maisons qui tuent (M. Petit).....	0 10 0 15
Le salariat (Kropotkine).....	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Gravel).....	0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget).....	0 10 0 15
Les lois scélérates.....	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand).....	0 05 0 10
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot).....	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget).....	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé).....	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé).....	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé).....	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert).....	0 60 0 60

L'illusion parlementaire (Laisant)..... 0 10 0 15

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Gravel)..... 0 10 0 15

La grève des électeurs (Mirbeau)..... 0 10 0 15

L'école anticambre de caserne et de sacrifice (Jarry)..... 0 10 0 15

Quelques vérités économiques (Louis Blériot)..... 0 05 0 10

Une forme nouvelle de l'esprit politique (Jean Gravel)..... 0 05 0 10

La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf)..... 0 50 0 60

L'action directe (Pouget)..... 0 10 0 15

Les bases du syndicalisme (Pouget)..... 0 10 0 15

Les métiers qui tuent (L. et M. Bonneff)..... 0 70 0 70

Les Prisons (Kropotkine)..... 0 10 0 15

Les Prisons Russes (Vera Figner)..... 0 15 0 20

BRÉCHURES DE L. ET M. RONNEFF

Les Terrassiers, les Employés de magasin, les Boulanger, les Cheminots (2 vol.), les Pêcheurs bretons, les Postiers, les Travailleurs du restaurant, les Compagnons du bâtimen, 2 brochures) : Les Bles-sés : chaque brochure..... 0 15 0 20

La démocratie et les financiers (F. Delaiss)..... 2 0 2 35

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)..... 0 15 0 20

Nos Seigneurs les Evêques (Hamot)..... 0 05 0 10

Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)..... 0 20 0 25

La peste religieuse (Jean Most)..... 0 10 0 15

Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)..... 0 10 0 15

Dieu n'existe pas (D. Elmiasian)..... 0 05 0 10

Le Néan (incombustible de l'âme) (Lipfay)..... 0 50 0 55

La panacée-révolution (Jean Gravel)..... 0 10 0 15

Justice (Fischer)..... 0 15 0 20

Les Incendiaires, poème (E. Vermesch)..... 0 10 0 15

Le procès des quatre (Almervian)..... 0 20 0 25